

# Y'a du MOOC dans l'accord à mieux<sup>1</sup>

Après la musique, le cinéma, le livre et les médias, c'est le tour de l'enseignement. Aucun des écosystèmes culturels n'aura résisté à internet. Pour l'enseignement universitaire, la révolution amenée par les cours en ligne gratuits et à grande diffusion – les fameux MOOC<sup>2</sup> – pourrait même être supérieure à ce que l'on a vu dans les autres domaines. Ce qui s'annonce n'est pas un simple remplacement des modalités physiques par des équivalents virtuels, moins chers et plus faciles d'accès. Autre chose pointe le nez.

Bien sûr, une offre de cours en ligne existe depuis de nombreuses années. Mais les MOOC expérimentent une pédagogie radicalement renouvelée. Tout y est organisé pour placer les étudiants au centre. Il faut dire que cette vision vertueuse, mais aussi profondément moderne, qu'a adoptée la médecine – mettre le patient au centre – n'a encore qu'effleuré l'enseignement, même supérieur. En contraste du classique paternalisme contraignant, les MOOC proposent des vidéos courtes et vivantes, concentrées chacune sur une question, suivies d'exercices vérifiant pas à pas la compréhension. L'apprenant est seul, certes, mais il est relié aux autres par un système d'entraide : il peut poser ses questions sur des forums. Autour de chaque MOOC se crée une communauté virtuelle d'entraide.

La vague des MOOC est donc d'autant plus puissante qu'elle fait face à un enseignement en crise, tétanisé devant l'arrivée d'internet. Observez les cours magistraux à l'université, y compris en médecine : on dirait un étrange rite où l'officiant lance une parole institutionnelle vers une assemblée de fidèles distants. Pendant que le professeur parle, en effet, les étudiants se retranchent pour la plupart derrière leurs ordinateurs portables, se promènent sur le Net, étudient en parallèle ou bavardent sur les réseaux sociaux. La réalité est qu'ils ont déjà quitté la classe pour le nuage de données.

De cela, les MOOC tiennent compte. Ils présentent l'immense intérêt de renverser l'ensemble du système pédagogique. Leur fonctionnement expérimente le concept de «classe inversée» (*flipped classroom*). Enseignement de base dispensé en ligne. Et cours universitaires transformés en mini-stages de résolution des problèmes et de discussion avec les enseignants. Le professeur en chair et en os pour la pédagogie personnalisée, sa version virtuelle pour diffuser les généralités.

Et puis, il faut reconnaître une immense qualité au mouvement des MOOC : grâce à lui, le monde entier peut profiter d'un enseignement

gratuit et de très haute qualité. Ainsi, comme le rappelle Patrick Aebischer – qui a placé l'EPFL dans un rôle de pionnier au niveau européen – les MOOC sont en passe de transformer la question de l'enseignement en Afrique, donnant un accès à un savoir de type universitaire aux millions de possesseurs de téléphones portables. Ce qui sortira de cet extraordinaire mouvement, nul ne le sait. Mais il pourrait bien représenter le moyen crucial permettant à des populations démunies de prendre leur destin en main.

Derrière l'engouement utopique qui vante les MOOC se cachent certes quelques préoccupations. Les MOOC portent d'abord ce vice de fond des produits standard qui, via internet, réduisent l'activité intellectuelle à sa partie quantifiable, individualisable et commercialisable. Ils risquent de massifier un savoir calqué sur l'idéologie universitaire dominante. Ils ont enfin tendance à considérer la complexité du monde comme une liste de problèmes dont la solution se trouverait dans les seules compétences vérifiables.

Ce qui reste hors de portée des MOOC, c'est ce qui précède – ou surplombe – la connaissance elle-même : les raisons d'apprendre, la curiosité, l'intérêt pour le jeu des causes. La motivation des étudiants a souvent pour origine la passion transmise par les enseignants. C'est à eux, aussi, à qui il revient de faire vivre l'esprit universitaire, ce mélange de recherche perpétuelle et d'interrogation réflexive portant sur toute assertion, y compris celles qui fondent le domaine ou les intérêts du chercheur.

L'autre problème est le côté infectieux des MOOC, leur tendance à attaquer la diversité universitaire, voire à menacer leur autonomie. La révolution des MOOC est en effet davantage portée par de gigantesques plateformes informatiques et commerciales, aux moyens marketing mondiaux, que par les universités elles-mêmes. Quelques-unes n'ont pas de but lucratif. Mais les deux plus grosses – Coursera (qui accueille entre autres les MOOC de l'EPFL et de l'Université de Genève) et Udacity – sont des machines de guerre économiques.

Comment s'organise le marché des MOOC ? Tout peut s'y vendre, sauf le cours lui-même. Le plus recherché, et le plus discuté, concerne le savoir que ce Big data émergent permet de collecter sur les étudiants. Les plateformes exploitent en effet les données révélant le détail du trajet des étudiants, leurs réponses aux questions, le temps qu'ils ont pris pour faire tel ou tel exercice. Les employeurs sont prêts à payer très cher pour ces informations qui leur

permettront d'affiner leur investissement dans le «capital humain». Bien sûr, les étudiants doivent donner leur accord. Mais les choses se passent comme avec Apple, Facebook et les autres : l'internaute moyen a l'habitude de dire oui à tout pour ne pas perdre de temps.

Ces plateformes cherchent aussi à vendre des certifications. Ce qui suppose d'éviter la triche. Coursera travaille au développement d'un système d'identification biométrique, utilisant l'image du visage transmise par webcam, ou analysant le rythme de frappe sur le clavier, qui est spécifique à chacun. Selon le modèle mis en place, les plateformes reversent ensuite une partie de l'argent gagné aux universités qui leur confient des MOOC. S'organise donc un commerce qui ressemble à celui de la vente en ligne de musique ou de livres. Avec, en conséquence, le même problème de dépendance vis-à-vis des entreprises qui gèrent les données, les vendent, deviennent de plus en plus riches et finissent par imposer leur vision et leurs intérêts.

Autrement dit, le bouleversement apporté par les MOOC ne touche pas seulement la méthode pédagogique mais aussi l'ensemble de l'organisation universitaire. De nombreux établissements pourraient disparaître. Ceux qui n'ont pas adopté suffisamment tôt les nouvelles règles du jeu. Ou ceux qui n'ont pas la taille nécessaire pour se faire connaître et attirer les professeurs stars. Les universités survivantes pourraient devenir les clubs de football du futur de l'enseignement. Si l'économie de l'apprentissage poursuit sa course à la compétition et à la mondialisation, elles devront s'initier au mercato professoral et sacrifier aux faux-semblants des mécanismes de la renommée.

Peut-être, probablement même, les MOOC ne représentent-ils encore qu'une mode, un état provisoire du chantier de l'enseignement à l'ère d'internet. Ce qui semble irréversible en revanche, c'est le passage de l'enseignement à un hybride de méthodes, mélangeant l'échange in vivo et l'utilisation intelligente des ressources de la virtualisation.

En se rappelant que la connaissance qui se veut universitaire, celle qui humanise tout en questionnant l'humain, suppose la diversité, la pensée décalée et libre, le désir d'échanges, l'approche légère, l'incertitude permanente et le courage subversif.

Bertrand Kiefer

<sup>1</sup> Cf. Pierre Dac : Y'a du mou dans la corde à nœuds.  
<sup>2</sup> MOOC est l'abréviation de : massive open online course. La terminologie française reste très peu usitée : FLOT (formation en ligne ouverte à tous).